

Les Koechlin Vous parlent



Koechlin

SOMMAIRE

- P. 3 Editorial
- P. 5 Edouard KOEHLIN-REBER (1793-1841)
Par Michel CHENOARD.
- P. 7 Un Touriste au Caucase par Alfred KOEHLIN-SCHWARTZ,
par Dorothee KOEHLIN de BIZEMONT.
- P. 8 La famille K intéresse toujours les Historiens,
par Madeleine FABRE-KOEHLIN.
- P. 14 Nouvelles Familiales.
-

MES CHERS COUSINS,

Ce n° 21 de notre Bulletin a bien failli ne jamais exister !...
J'aurai bientôt 83 ans et mon activité s'est sensiblement réduite :
je ne peux donc plus m'occuper, à peu près seul, de la fabrication,
du tirage et de l'envoi de notre Bulletin. Je l'ai dit à plusieurs
reprises, mais le vent a dissipé mes paroles.

En outre, jusque vers la fin de Novembre, je n'avais à peu près
rien... rien à mettre dans ce n° 21, qui était donc hypothétique.

Et puis, un article m'est arrivé, on m'en a promis un autre,
et je me suis remis à la tâche... Vous avez donc votre Bulletin, avec
un retard d'une quinzaine de jours, mais vous l'avez quand même.

D'ailleurs, Jean Claude K., le principal organisateur de notre
rencontre familiale de Mulhouse en 1985 et futur responsable de
celle de 1989 à Paris, m'a signalé qu'il serait utile de rappeler,
sans trop tarder, cette nouvelle réunion, qui aura lieu (en prin-
cipe) fin Septembre ou début Octobre prochain, exactement 4 ans après
la précédente.

Vous trouverez donc, à la fin de ce n° - comme il y a 4 ans -
un questionnaire à remplir et à retourner avant le 15 Février à
Jean Claude. J'espère que nous serons plus nombreux qu'en 1985.

Tous mes meilleurs voeux pour 1989.

LES CHEQUES POSTAUX EN SUISSE.

L'EXPRESS, Journal Suisse des P.T.T. a publié, début 1988, un article "Le premier compte de chèques postaux de Suisse existe toujours !".

Le colonel et conseiller national balois Carl Koechlin (538) s'est battu avec courage et succès pendant des années pour introduire le compte de chèques postaux. Pas étonnant donc qu'il devienne le premier titulaire, en Suisse, avec le compte, à Bâle, n° 40-1, ouvert le 1er Janvier 1906.

Huit ans plus tard, en 1914 Carl Koechlin transmet son compte 40-1, à son fils Carl Koechlin (538-4), qui a 25 ans et à sa mort en 1969, ce compte passe au nom de sa veuve, Rosy Koechlin-Vischer, actuellement toujours détentrice, à 91 ans, du compte 40-1 qui déclare :

"Bien sûr que je m'en sers encore pour effectuer mes paiements", en ajoutant "le compte 40-1 n'est pas n'importe quel compte...".

Ajoutons que les deux Charles Koechlin ont été à la tête de la Sté JR Gégy, devenue Ciba-Gégy et la plus importante société chimique Suisse....



Edouard KOECHLIN-REBER (n°81) (1793-1841).

Edouard KOECHLIN faisait partie de la plus glorieuse génération tant par le nombre que par la renommée ; celle de ses frères Nicolas, Jacques, Daniel et Ferdinand, et de ses cousins André, Isaac et Joseph, entre autres...

Edouard était l'avant dernier des vingt enfants de Jean KOECHLIN dit "Le Patriarche de MULHOUSE" et de Climène DOLLFUS. En 1832, deux ans avant sa mort, Jean KOECHLIN ne dénombrait pas moins de 193 descendants dont 138 étaient encore vivants.

Beaucoup de descendants vivant actuellement doivent posséder encore la lithographie avec les silhouettes des cinq générations (cf. "Les Portraits Mulhousiens").

Edouard naquit à MOLHAU (Haut-Rhin) le 14 Janvier 1793, alors que son père travaillait à la célèbre manufacture de WESSERLING.

Edouard est cité pour la première fois, quand au cours de sa vingtième année, il décide de rejoindre ses deux frères, Nicolas et Ferdinand, attachés comme officiers volontaires à l'Etat Major du Maréchal LEFEVRE pendant la campagne de France. Rentré à MULHOUSE après la défaite de l'Empereur, il prit le commandement pendant les cents jours, d'un détachement de grenadiers de la Garde Nationale, et partit pour STRASBOURG pendant le blocus de cette ville.

Ses ardeurs patriotiques ne l'empêchèrent pas toutefois, d'acquérir une solide formation scientifique, et en 1816, il entre comme associé de la maison Nicolas KOECHLIN et frères, fondée dix ans plus tôt. Le développement de cette maison fut très important et aboutit en 1831 à la création de quatre sociétés, deux à MULHOUSE, une à LOERRACH, et une à MASEVAUX.

Un biographe raconte que c'est au cours d'un voyage à TUBINGEN pour sa maison, qu'il rencontra SENEFELDER, et rapporta quelques épreuves lithographiques. Il les montra ensuite à Godefroy ENGELMANN, qui allait fonder par la suite un des tout premiers établissements lithographiques de FRANCE.

En 1817, il épouse Henriette REBER qui est née le 15 Mars 1798, jour de la réunion de la République de MULHOUSE à la FRANCE. La rue où elle naquit porte encore aujourd'hui son nom (rue Henriette). Elle était la fille de Henri REBER - greffier du Tribunal de Commerce, et son jeune frère, Napoléon-Henri REBER, fut un musicien célèbre sous le second empire.

Le couple eut sept enfants et ils n'hésitèrent pas à appeler deux d'entre eux Napoléon et Hortense...

En 1825, Edouard se verra confier la réorganisation du Corps des Sapeurs Pompiers. Mais son nom reste surtout attaché à la fondation de la Société Industrielle de MULHOUSE, en 1826. Il en fut le premier Vice-Président. Parmi les vingt deux membres fondateurs, il y avait cinq KOECHLIN.

Son acte de fondation stipulait que la Société aurait pour but "l'avancement et la propagation de l'industrie" afin de faire passer celle-ci "de l'état empirique à une véritable science".

Elle fournirait aux fabricants la documentation technique nécessaire au développement industriel, encouragerait l'esprit de projets d'intérêt général. La Société Industrielle de MULHOUSE, l'une des premières de ce type, devait par la suite diversifier ses activités,

notamment dans le domaine artistique.

Edouard fit partie du Comité d'organisation qui accueillit Charles X à MULHOUSE le 11 Septembre 1828.

Quelques temps auparavant, avait été érigé un monument à la gloire du mathématicien Mulhousien Jean-Henri LAMBERT. On retrouva, en 1912, lors du déplacement de ce monument, un billet signé d'Edouard avec la mention suivante : "Vive la France, Vive la Liberté, tel est le voeu de tout bon citoyen". Edouard faisait partie du courant libéral hostile aux Bourbons.

En 1830, Edouard devient Colonel de la Légion Cantonale. En 1831, il prend le commandement de l'Escadron d'Artillerie, mais il démissionne en 1832 car il venait de s'associer avec son frère Pierre pour diriger la manufacture de LOERRACH.

Il y restera jusqu'en 1836, date à laquelle il revient à MULHOUSE, pour aider son frère Nicolas à construire la première ligne de chemin de fer d'ALSACE à THANN. Ce projet verra son aboutissement le 1er Septembre 1839 et le jour de l'inauguration, le Prefet BRET n'oubliera pas de mentionner l'aide précieuse apportée par Edouard à la réalisation du projet.

Il tomba malade peu après, et partit se soigner à MONTPELLIER, où il mourut le 12 Juillet 1841, âgé seulement de 48 ans.

Son fils Napoléon (n° 178) prit, en 1850, la direction de l'établissement de MASEVAUX. Il fut Maire de MASEVAUX jusqu'en 1871, mais préféra quitter l'ALSACE pour ne pas devenir Prussien.

Michel CHENOARD



UN TOURISTE AU CAUCASE.
d'Alfred KOEHLIN-SCHWARTZ.

Dans le n° 19 du BK, je vous avais parlé du livre d'Alfred KOEHLIN-SCHWARTZ intitulé : "Un Touriste en Laponie" - titre maladroït sous lequel se cachait un excellent reportage sur la Scandinavie. Ce reportage connu à l'époque un certain succès, puisque l'ouvrage semble avoir été largement diffusé, et même réédité.

A présent, je voudrais présenter à mes lecteurs un autre reportage du même Alfred KOEHLIN-SCHWARTZ. Cette fois en Russie.

Si le "Touriste en Laponie" était agréable à lire, ce second ouvrage, un "Touriste au Caucase" est franchement passionnant.

C'est que nous sommes beaucoup plus concernés encore, aujourd'hui, par ce qui se passe en Russie que par ce qui se passe en Scandinavie. Alfred KOEHLIN-SCHWARTZ touche cette fois à des sujets qui restent pour nous d'actualité : par exemple, l'industrie pétrolière dont il décrit les tout premiers débuts dans la région de BAKOU. Il analyse aussi longuement la main-mise russe sur ces régions récemment arrachées à l'Iran. Il raconte le folklore du Caucase, les princes-brigands géorgiens, les mosquées, les bazars, les cosaques, les oasis au pied des neiges de l'ELBROUZ... Un pays très mystérieux (dont parle aussi Gurjeft dans "Rencontres avec des hommes remarquables") - un pays où s'affrontent l'Orient et l'Occident - déjà !, l'Islam et l'Impérialisme russe - sous la forme de l'époque, où l'Occident était représenté par la police tsariste et l'Orient par le temple des feux éternels et l'artisanat pluri-millénaire des tapis. Ce reportage très vivant, très bien écrit m'a paru tout-à-fait d'actualité.

L'auteur ne décrit pas seulement les provinces enchantées du Sud de l'Empire russe à la fin du XIXème siècle. Il y a aussi tout un reportage sur la vie russe : un chapitre sur la célèbre foire de Nijni-Novgorod (aujourd'hui Gorki) ; on descend la Volga avec les bateliers au fil de l'eau. Et un chapitre terrible sur la Sibérie et la déportation politique. Mon arrière grand-père parlait russe, et connaissait bien ce pays où il avait séjourné plusieurs fois. La modestie du titre "Un Touriste au Caucase" ne dit pas qu'il s'agit en fait de beaucoup mieux qu'un touriste : un homme politique bien informé, très proche finalement d'un grand reporter - un vrai journaliste, en somme.

Dorothee K. de BIZEMONT.

LA FAMILLE K INTERESSE TOUJOURS LES HISTORIENS.

Lors d'un récent voyage à MULHOUSE, je suis allée aux Archives Municipales chercher des documents sur le Collège de Mulhouse, - pour la substance de mon article dans le n° 20 -, et j'ai été étonnée de voir ouvert sur la table à laquelle je me suis installée, le grand livre de la Généalogie K. de 1914. "C'est, m'a expliqué le conservateur, qu'un groupe d'étudiants en histoire prépare un travail collectif sur votre famille".

Déjà nous avons vu, - et le BK s'en était fait l'écho -, des historiens, non pas en herbe, mais chevronnés, comme Raymond Oberlé ou Michel Hau, non seulement s'intéresser à la famille, mais même citer notre Bulletin comme source d'information dans la bibliographie de leurs articles ou ouvrages. Il aurait du s'agir là d'une curiosité locale, réservée aux Alsaciens ou aux généalogistes.

Mais voici qu'un livre tout récent d'un historien nommé Emmanuel CHADEAU consacre six pages aux seuls KOECHLIN et se réfère souvent à eux dans le texte de son ouvrage qui s'intitule : L'économie du risque - les entrepreneurs 1850-1980 (édité par Olivier Orban, 327 pages). L'auteur avait déjà consacré un livre aux Inspecteurs des finances en 86 et un autre, en 87, à L'Industrie Aéronautique (1). C'est dire qu'il s'intéresse à ce champ relativement nouveau, qu'est l'histoire industrielle. A vrai dire, pas si nouveau que cela, puisque la Société Industrielle de Mulhouse, depuis 150 ans ne fait pas autre chose, dans son Bulletin, que de susciter et de nourrir cet intérêt, amassant un trésor de matériaux pour les chercheurs d'aujourd'hui.

Voilà donc la famille K. devenue thème historique. Promotion nationale ! Jugez-en : j'emprunte cette citation à la quatrième de couverture du livre de Chadeau :

"Qui sont ces chefs d'entreprise qui, en un siècle et demi, ont fait de la France, la quatrième puissance économique du monde ? Des Rothschild aux Péreire, en passant par les Dassault, Bouygues, Koechlin ou Peugeot, il existe un style de patronat à la française... Ce livre est le premier à établir la généalogie du patronat français, à repérer les mécanismes nobles - mais parfois inavouables - qui fondent les grandes réussites et, plus rarement, les grandes dynasties."

Cette rareté de la dynastie, c'est justement cela qui retient l'auteur chez les K. C'est en cela qu'ils sont exemplaires, et ont droit à leurs 6 pages, dont l'auteur signale qu'il doit la documentation à l'ouvrage de Michel Hau sur l'Industrialisation de l'Alsace,

(1) Les Inspecteurs des finances au 19° siècle (1850-1914) Economica 1986.

- De Blériot à Dassault, l'industrie aéronautique en France 1900-1950 Fayard 1987.

et au Dictionnaire de Biographie Alsacienne de Sitzmann.

L'auteur s'est d'abord interrogé, dans son avant-propos, sur l'"énigme historique" que représente le destin et l'histoire des entrepreneurs. Comment se fonde, fonctionne et se développe une entreprise ? Quelles qualités, quels objectifs, quelles connaissances, quels moyens doivent posséder les entrepreneurs ? L'Histoire d'une entreprise, - ou d'un entrepreneur -, lui apparaît comme une sorte de jeu, soumis au hasard, mais aussi à des règles. C'est chaque fois une aventure, où les risques sont grands.

Pour qu'une entreprise réussisse, c'est-à-dire qu'elle prospère et qu'elle dure, E. Chadeau pense - et le titre de son livre formule cette idée -, que le secret, pour le patron, c'est qu'il parvienne à faire l'économie du risque. Qu'il réduise le risque, mais aussi, suivant l'autre sens du mot économie, qu'il le maîtrise en l'intégrant dans sa politique financière.

Il étudie donc un certain nombre de destins d'entrepreneurs : J.F. Cail (le sucre et les locomotives), Louis Renault (les Automobiles), Marcel Dassault (les avions), les frères Péreire (le Crédit, les Banques), Auguste Dreyfus (le Guano), de Lesseps (Suez et Panama). Et il lui apparaît que quand un entrepreneur a su investir, s'adapter, choisir ses cadres, prévoir les crises, devancer le progrès, bref qu'il a réussi, le risque majeur qu'il doit affronter est celui de la transmission de son affaire et de son pouvoir.

"Etablir une lignée, une dynastie, c'est l'ambition de tout entrepreneur qui comprend qu'au-delà de sa réussite, le destin, l'erreur, l'échec guettent non seulement lui-même, mais aussi l'entreprise issue de ses rêves, de ses ambitions, de ses efforts". C'est ici que l'auteur place l'exemple des Koechlin, dans le chapitre VIII qu'il intitule : "Le risque ou la rente, les aléas dynastiques".

"SEPT GENERATIONS DE KOECHLIN"

Samuel Koechlin (1719-1776) fut d'abord hôtelier puis, comme nombre de Mulhousiens des 1750, il se lança dans la fabrication et le négoce des "indiennes", toiles et mousselines de coton peintes à la façon des Indes, mises à la mode à Paris par la Pompadour. Lui-même, à la tête d'une firme moyenne, en regard de celles de ses confrères Jean Dollfus ou Nicolas Schlumberger, fonda une lignée qui allait jouer un rôle notable jusqu'aux années 1970.

Cette réussite s'appuya d'abord sur une natalité prolifique. En ne retenant que les enfants mâles ayant survécu à l'enfance, nés en ligne directe et portant le nom de Koechlin, Samuel eut cent trente neuf descendants en six générations, soit vingt-trois par génération en moyenne. Il eut trois fils, dont deux reprirent ses affaires, le troisième devenant médecin. Mais ensemble, ces trois fils en eurent dix-sept, qui en eurent vingt-neuf, qui en eurent trente-trois. On était alors à la cinquième génération, au tournant du XX^e siècle. La sixième comporta encore trente-trois mâles. Le déclin numérique ne s'amorça qu'avec la septième génération, qui ne comptait plus que vingt-quatre fils. La prolifération des fils

nourrit la multiplication des chefs d'entreprises Koechlin. Si deux fils de Samuel sur trois furent chefs d'industrie à la seconde génération, c'est parce qu'ils se partagèrent les fabrications réunies d'abord sous la conduite du père. L'un se consacra à la filature et au tissage, l'autre à l'impression des étoffes et à leur négoce. Ce faisant, chacun élargit ses horizons, le cercle de ses fournisseurs, de ses clients, et poussa ensuite la jeune génération dans la même voie. Celle-ci, la troisième, fut active sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, et sous le Second Empire quand ses membres furent plus résistants. Elle donna quinze entrepreneurs sur dix-sept membres. Ils jouèrent tous un rôle notable dans la "révolution industrielle" alsacienne, l'étendirent aux contreforts vosgiens, à la Franche-Comté, et l'exportèrent en Bohême. Le mouvement était si irrésistible que, sur les six descendants mâles du fils de Samuel qui n'était pas industriel, cinq se firent à leur tour industriels, tandis que la branche la plus prolifique, celle du filateur et tisserand Jean Koechlin, forte de neuf fils, donna huit industriels, dont sept réussirent grâce au textile. Ensemble les quinze Koechlin de la troisième génération possédaient, pour leur compte ou en association, plus d'une vingtaine de firmes et d'ateliers industriels. Ils symbolisaient l'ardeur entrepreneuriale mulhousienne. Treize d'entre eux étaient cotonniers, l'un, André, constructeur de machines, puis de locomotives, notamment pour le compte de son cousin Nicolas, prodige de la famille, à la fois industriel, banquier, promoteur de lignes de chemin de fer et grand animateur de la vie sociale locale.

On en arriva au point où, installée, établie, enrichie, la lignée pouvait fort bien se disloquer, faute d'objectifs individuels ou économiques nouveaux, et aussi parce que, dans la France de 1860, l'industrie textile moderne se banalisait, devenait l'enjeu d'une âpre concurrence entre firmes et, plus encore, entre régions industrielles.

Mais, grâce à l'imagination déployée par la plupart des entrepreneurs Koechlin, grâce aussi à une impressionnante natalité, la lignée rebondit à partir de la quatrième génération, celle qui exerça ses activités jusqu'aux années 1880, voire 1890. Dans cette génération, trois Koechlin sur quatre furent entrepreneurs. Ils ne se contentèrent pas de gérer les fruits de l'oeuvre des aînés. Ils déployèrent plus que jamais les affaires reçues en héritage hors de l'Alsace ou de Bâle, où une lignée s'était établie plus tôt. Ils allèrent même recruter de la main-d'oeuvre lorraine après l'annexion de 1871. A ce moment, la lignée de Jean Koechlin sécréta trois reconversions. Deux fils du cotonnier Rodolphe se spécialisèrent dans la laine peignée, un produit qui avait fait dès les années 1850 la gloire des ateliers roubaisiens face à la laine cardée des manufactures campagnardes de l'Ouest français. Nicolas II Koechlin, fils du créateur du chemin de fer Strasbourg-Bâle, se reconvertit dans les constructions mécaniques. Il participa notamment à la fondation de la Société alsacienne de constructions mécaniques, futur fleuron de l'industrie européenne des locomotives et ancêtre de la plus récente Société Alsthom. Cette génération fut aussi la première à compter dans ses rangs des ingénieurs diplômés, issus de l'Ecole centrale des arts et manufactures dont leurs pères avaient figuré parmi les fondateurs. Cette formation nouvelle, en soi, n'était pas à l'origine des reconversions, sauf dans le cas d'un des deux descendants de Rodolphe passés du coton à la laine. Mais elle permit de consolider et de

moderniser les affaires existantes. Elle ajouta aussi aux liens familiaux des liens amicaux entretenus avec leurs pairs, de ceux qui naissent presque toujours entre élèves et anciens élèves d'une même école.

A ce moment, le groupe des entrepreneurs Koechlin connut son expansion numérique la plus grande. Par la suite, sa proportion dans l'effectif total des mâles de la famille ne cessa de décroître : quatorze et quinze seulement sur trente-trois Koechlin aux cinquième et sixième générations, celles qui furent actives de l'orée du XX^e siècle aux années 1950. Non pas que l'ardeur d'entreprendre des jeunes déclina. En effet, à la cinquième génération, six des quatorze Koechlin industriels allèrent à la rencontre des produits nouveaux. Deux descendants lointains de Jean-Jacques Koechlin, second fils de Samuel, imitèrent leurs cousins de la génération précédente. Ils adoptèrent la laine comme filière de reconversion. Deux descendants de Jean Koechlin (son père s'était aussi essayé à la laine) montèrent une affaire de soie mécanique, un produit qui rejetait dans les oubliettes de l'Histoire le labeur des canuts lyonnais et devait faire concurrence aux produits américains similaires qui commençaient à envahir l'Europe. Deux autres allèrent encore plus loin dans l'innovation. Un descendant de la branche bâloise, celle du troisième fils du fondateur Samuel, créa en Suisse une firme chimique, Geigy, qui devait connaître une longue et brillante destinée jusqu'à nos jours. L'autre acclimata en Alsace l'électricité industrielle.

Or, malgré ces reconversions sur des marchés porteurs, malgré les trente-trois fils Koechlin de la génération suivante, à partir de la septième, le ressort dynastique commença à se détendre. Les six reconvertis de la cinquième génération n'eurent que cinq fils chefs d'entreprise, et un seul petit-fils entrepreneur à la septième génération. Les Koechlin qui se reconvertirent à la sixième génération, au nombre de cinq, n'eurent qu'un seul fils chef d'entreprise à la septième génération. A ce moment, dans les années soixante, il ne restait plus que quatre Koechlin entrepreneurs : deux dans le textile, un dans la chimie (grâce à son grand-père), un dans l'automobile, grâce à l'entrée de son père comme associé des Automobiles Peugeot peu après leur création. Aucun d'eux n'eut de fils entrepreneur : dans les années 1980, la famille Koechlin, dont certaines branches restaient prolifiques, ne comportait plus de chefs d'entreprise actif.

On ne peut invoquer ici le déclin du secteur textile comme étant la source des mécomptes de la lignée, car, à la sixième génération, moins d'un Koechlin entrepreneur sur deux s'occupait de textile, et deux seulement sur quinze s'occupaient de coton. De fait, les reconversions n'empêchèrent pas l'assèchement du flux d'entrepreneurs. Les malheurs démographiques non plus. C'est seulement après 1914 que les Koechlin firent moins d'enfants que par le passé, à un moment où le sort de la continuité familiale était déjà scellé depuis une, voire deux générations.

Les "bonnes études" tuèrent la tradition familiale. Les premiers Koechlin, qui cultivèrent tous les sciences et les lettres comme élément formateur des jeunes et comme moyen d'épanouissement personnel entre les heures de travail dans les bureaux ou dans les usines, furent trahis par l'usage des études que firent leurs descendants. Jusqu'à la quatrième génération, il y avait toujours

eu un ou deux savants ou médecins dans la famille, selon une tradition fondée par Jean-Jacques, second fils du fondateur Samuel. Cette tradition n'était pas l'exclusivité des Koechlin. A la fin du XVIII^e siècle, on la trouvait déjà chez leurs confrères et parents Dollfus et Schlumberger, qui ne l'abandonnèrent jamais. Mais, chez les Koechlin, il se produisit une véritable inflation de savants, de médecins et d'ingénieurs qui, au lieu d'appliquer leur talent à l'industrie familiale, l'apportèrent comme simples salariés à d'autres entreprises, ou l'utilisèrent dans des carrières libérales ou académiques.

Aussi, les stratégies matrimoniales régionales ou internationales des aînés, leur effort de reconversion permanent, rarement d'ailleurs menés par les Koechlin ingénieurs, la prolifération même des descendants mâles, n'empêchèrent pas la famille d'être absorbée peu à peu par une société où la valeur intellectuelle des individus, sanctionnée par les diplômes, détournait les jeunes de l'ardeur d'entreprendre. Il s'agissait là d'une véritable crise des valeurs morales sur lesquelles, comme d'autres dynasties alsaciennes, celle des Koechlin avait fondé sa fortune et sa réussite initiale. Cet "effet pervers" des études a parfois été mis en relation avec le traumatisme culturel provoqué par l'annexion de 1870 sur des familles éclairées dont la culture familière était de langue germanique, mais plus locale qu'allemande, tandis que leur culture savante était farouchement française. Mais très rares furent les Koechlin qui, à l'instar des Schlumberger, des Dollfus, des Mieg, et de bien d'autres, allèrent résolument porter leurs affaires ailleurs qu'en Alsace après l'annexion.

Aussi, d'autres faits ont dû jouer. Très probablement, les études poussées, souvent brillantes, d'un nombre sans cesse accru de jeunes Koechlin leur fit répudier les contraintes propres au métier de chef d'entreprise. André Koechlin, le "mécanicien" familial de la troisième génération, était, paraît-il, un bourreau de travail qui, même âgé de plus de quatre-vingts ans, "arrivé de Paris la veille au soir...", était dès cinq heures à la fonderie", visite qui préluait à un "brain-storming" des plus intenses. Il tenait cela de son père et de ses oncles, qui eux-mêmes le tenaient de Samuel, et tous s'efforcèrent de le transmettre à leurs descendants, avec un goût très calviniste pour "le labeur méthodique". Mais ce goût du labeur, ils l'investirent dans la science et l'étude plutôt que dans l'application industrielle, sans doute parce que la vie privée des patrons mulhousiens, tout imprégnée d'habitudes prises dans les affaires et de préoccupations charitables et sociales, excluait l'accomplissement individuel. Or l'accomplissement individuel, c'était la valeur la plus forte du système d'enseignement secondaire et supérieur français. Elle était à la base de ses distinctions, de ses diplômes ; elle fondait la discipline des lycées comme l'émulation des écoles ou des facultés. Comme le nota Jean Schlumberger, fils d'industriel qui choisit une carrière libérale, chez les Mulhousiens, "la vie de société se borne à des dîners de familles, où... l'assistance est déterminée par la seule consanguinité". Et Mulhouse n'était pas gaie. Au milieu comme à la fin du XIX^e siècle, personne ne recommandait la patrie des Koechlin comme un séjour riant, prêtant à la frivolité. Le premier théâtre, et pour longtemps l'unique, fut inauguré seulement en 1867. Si les associations, les sociétés, les clubs abondaient grâce aux subsides des industriels, ils étaient éducatifs, philanthropiques, caritatifs, industriels, religieux ou scientifiques, mais en rien intellectuels - au sens moderne du mot -, ni politiques, ni même simplement mondains. Pour

qui avait goûté aux grandes écoles parisiennes ou aux cours de maîtres européens de la science, c'était bien peu.

Il n'y avait donc pas de recette pour réussir de père en fils. Au contraire, pour y parvenir, il convenait d'accumuler sur sa tête et sur celle de ses descendants une multiplicité de chances et de réussites dans des domaines très variés, dont beaucoup étaient étrangers aux affaires proprement dites. Et au bout d'un certain temps, comme l'illustre la destinée de la longue lignée des descendants de l'industriel protestant alsacien Samuel Koehlin, tout cela ne servait plus à rien.

Ces pages ne manqueront pas de faire réfléchir - et réagir - en particulier les membres mâles de la famille, coupables d'avoir fait les "bonnes études", qui, dit l'auteur, "tuèrent la tradition familiale". Nous leur conseillons de ne pas lire seulement cet extrait, mais le livre entier. Et encore mieux, de faire profiter le Bulletin des réflexions que cette lecture leur inspirera.